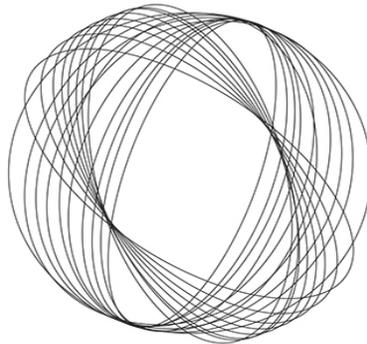


DU MONDE ENTIER

**FABIO BACÀ**

# **NOVA**

ROMAN  
TRADUIT DE L'ITALIEN  
PAR NATHALIE BAUER



*nrf*

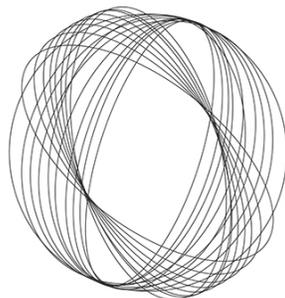
GALLIMARD

DU MONDE ENTIER

**FABIO BACÀ**

**NOVA**

ROMAN  
TRADUIT DE L'ITALIEN  
PAR NATHALIE BAUER



*nrf*

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

UNE CHANCE INSOLENTÉ

*Du monde entier*

FABIO BACÀ

NOVA

roman

*Traduit de l'italien  
par Nathalie Bauer*

*nrf*

GALLIMARD

*Titre original :*

**NOVA**

© Fabio Bacà, 2021.

*Première publication par Adelphi Edizioni, Milano.*

*Cet ouvrage a été publié avec l'aimable collaboration d'Agnese Incisa Agenzia Letteraria,  
Turin, et de La Nouvelle Agence, Paris.*

© Éditions Gallimard, 2024, pour la traduction française.

*À Daniele Rossi  
et Provino Vagnoni*

## PROLOGUE

« ... Kabobo, par exemple. Tu te souviens de Kabobo ? C'est arrivé à Milan, il y a trois ou quatre ans. Exact. Le fou à la pioche. Le Ghanéen qui a tué trois malheureux rencontrés par hasard à Niguarda<sup>1</sup>. Oui. Lui-même. Le clandestin qui a déclaré avoir entendu des voix dans sa tête, qui est allé fracasser celles des autres et qui a obtenu une condamnation relativement clémence grâce aux circonstances atténuantes, très contestées, qu'un psychiatre a invoquées au tribunal. Même si ce qui s'était produit quelques heures plus tôt me paraît plus révélateur. Tu t'en souviens ? Je ne crois pas. Désormais tout le monde, ou presque, l'a oublié. Un détail sans aucun doute lié à l'énormité du fait en soi, d'accord, mais d'une certaine façon tout aussi emblématique de l'histoire de ce sans-papiers de trente et un ans qui déniche une pioche dans un chantier sans surveillance et l'utilise pour étouffer les suggestions mortifères d'une voix dans son esprit. Ce matin-là à 3 heures, Kabobo agresse deux personnes à mains nues : non loin de la piazza Belleseso, une jeune fille lui échappe pour la seule raison qu'elle habite à deux pas et qu'elle ouvre à toute allure la porte de son immeuble ; une demi-heure plus tard, un pauvre diable moins chanceux prend un coup de poing en plein visage. Eh bien, bizarrement, les autorités ne reçoivent aucun signalement à ce sujet. N'est-ce pas surprenant ? Un couple de citoyens tranquilles se dérobe aux flatteries potentiellement fatales d'un déséquilibré apparent, mais ni l'un ni l'autre ne sacrifie trente secondes de son temps pour téléphoner à la police. Entre 5 et 6 heures, Kabobo se procure une barre de fer et blesse sérieusement deux autres

passants. Il s'élançait derrière un troisième, qui promène son chien, mais abandonne sa poursuite au bout de quelques pas lorsque l'homme s'éloigne en courant. Et tu sais quoi ? Là non plus, personne ne songe à signaler l'incident aux autorités. L'un des deux blessés se fait soigner le bras aux urgences, et pourtant il ne fournit aux médecins que de vagues explications – j'ignore également pourquoi ces derniers ont négligé d'avertir les autorités, ainsi que la loi et le code de déontologie médicale l'imposent. À ce moment-là, Kabobo a déjà repéré l'outil qui apportera une contribution majeure à la férocité de ses prochains actes. Eh bien, je me demande si tu peux imaginer le tollé soulevé par la presse au cours des vingt-quatre heures qui ont suivi les faits. Cinq victimes, pas un seul signalement : cinq individus potentiellement étranglés ou battus à mort avec une barre de fer, mais pas un seul coup de fil au standard des carabiniers ou de la police. Viendra ensuite l'habituel peloton de sociologues, psychanalystes, philosophes et agitateurs professionnels qui administrent au public des interprétations dignes de foi : l'égoïsme épidémique, l'autisme émotionnel, l'effondrement des valeurs que sont le civisme, l'empathie et la solidarité. Des opinions sensées, bien sûr. Mais moi, je te dis que ça cache autre chose. Une chose qui n'a pas grand rapport avec la logique élémentaire ou l'érosion du sens de la pitié humaine. Je crois que la plupart des gens ne sont pas préparés à vivre l'événement psychiquement traumatisant que constitue une agression brutale. Compte tenu de la société dans laquelle nous vivons, il n'y a rien d'anormal à ce qu'un Occidental lambda envisage de subir un acte de violence quelconque et, malgré tout, je te l'assure, il existe un abîme entre la prise de conscience d'un événement désagréable et sa métabolisation émotionnelle. Je suis prêt à parier que parmi les survivants à la fureur de Kabobo, aucun d'entre eux ne possédait une expérience de l'agressivité qui lui aurait permis d'identifier cette dernière et de la gérer sur un plan rationnel plus profond. Attention, je ne dis pas que la sensibilité du citoyen moyen est devenue imperméable aux conséquences intérieures d'une tentative d'agression à la pioche ; une telle formulation laisserait entendre que le problème réside dans l'indifférence. Non. Ce que je prétends, c'est que la violence est, pour nous tous ou presque, un fait émotionnellement

étranger. Cela ne signifie pas que le citoyen moyen est désormais insensible aux contrecoups psychiques d'une embuscade : non, il n'est tout bonnement pas en mesure d'établir un lien fructueux entre l'impact rationnel et les déductions émotionnelles qu'un tel impact déclenche. « Fructueux », voilà le mot fondamental ici. Le problème, c'est que nous avons perdu contact avec quelque chose d'essentiel en nous. Réfléchis un instant. Comment expliquer qu'une jeune fille qui vient d'échapper à un dingue en bas de chez elle soit incapable d'imaginer que son assaillant pourrait choisir sa prochaine victime parmi les riverains qu'elle connaît dans cette même rue ? Par quel mystère ne troque-t-elle pas le désagrément que constitue un appel au 112 contre le soulagement d'avoir chassé un danger mortel du quartier où elle vit ? Quartier, d'ailleurs, où habitent peut-être ses parents – ou ses amis, ou le garçon qui lui plaît ? Par quel mystère ignore-t-elle qu'elle pourrait ouvrir la fenêtre le lendemain matin et écarquiller les yeux devant un tas de sciure sur le trottoir, mêlée aux restes, à moitié absorbés, de sang et de fluides cérébraux d'un innocent ?

« Comment crois-tu qu'elle réagirait si cela se produisait ?

— Et toi ?

— Pose-toi cette question, docteur.

— Toi, comment réagirais-tu ? »

1. Quartier situé dans le nord de Milan. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

## *Première partie*

À quoi pense un homme au réveil ? Que lui livre l'entente de l'inconscient avec la réalité ? Quel est l'objet de ses premières et vagues réflexions, alors qu'il s'efforce de rétablir son autorité sur la vérité ? Quels sont les images, les sons, les murmures, les tumultes qui affluent à son esprit ?

Il songe probablement à sa propre personne, ou à la femme qui dort à ses côtés.

Il pense peut-être à ses enfants. Ou à ses parents, à sa maîtresse, à son petit déjeuner, à un ami en difficulté, aux échéances de ses impôts, au dîner entre amis du samedi suivant, à son mal de dos, à la politique, à ses contretemps professionnels, à la voiture neuve que son concessionnaire lui a proposée en leasing, à Dieu, aux buts marqués la veille au soir, à sa maison de campagne, à ses vieilles ambitions enlisées on ne sait où, aux chevilles d'une collègue, aux films de Christopher Nolan, à la motion de coït avancée par la lascivité fugace de son érection matinale.

Pas Davide.

Davide pense à la mort.

Cela se produit peu après 6 heures. Il ouvre les yeux, recouvre le minimum de netteté intellectuelle nécessaire pour affronter la perspective du néant éternel et rive son regard au plafond.

Il n'est pas fou.

Il n'est pas gravement malade.

Il n'est pas non plus déprimé.

Certes, il rencontre des problèmes avec son supérieur direct, le docteur Martinelli, prince de la médecine toscane, virtuose de la neurochirurgie, qui semble le prendre pour cible depuis un moment.

Certes, il a des ennuis avec son voisin, Massimo Lenci, propriétaire

de la boîte de nuit qui a troublé pendant plus d'un an la paix du quartier tranquille où il vit, dans le sud de Lucques, avant qu'une injonction salvatrice de la mairie ne vienne rétablir le calme.

Rien d'irréremédiable, bien sûr. Pas de quoi le ranger parmi les éternels affligés, les thanatophiles ou les candidats au suicide.

Et pourtant, Davide pense à la mort.

Il considère cela comme une sorte de rituel, un antidote aux périodes compliquées qu'il traverse régulièrement depuis plus de quinze ans. Il ouvre les yeux, fixe le plafond en bois et réfléchit aux conséquences du terme de la vie.

Pas forcément de la sienne, en réalité. Et la plupart du temps il ne pense même plus à la mort en tant que fin des expériences terrestres d'un être vivant. Allongé près de sa femme, il ouvre les yeux, prend conscience de sa propre personne, du craquement diffus des poutres dans la chaleur du soleil, de la respiration vaguement adénoïdienne qui s'élève de l'autre côté du lit, puis se met à méditer sur l'arrêt des fonctions principales et accessoires des organismes vivants, sociaux, mécaniques ou virtuels en tout genre.

Il a commencé après la naissance de Tommaso. Au cours des années suivantes, il en déduirait que réfléchir à la mort apportait un contrepois logique au surplus éclatant de vie que le soin d'un petit être humain, geignard et doté d'exigences inconcevables, avait imposé à la tranquillité quotidienne d'un couple de jeunes actifs. Un chien, deux chats et un enfant : il y avait là de quoi justifier un premier réveil consacré à la perspective rassurante du repos éternel.

Le chien, entre parenthèses, était un jack russell du nom de Fred Pierrafeu. Les chats, Épaminondas et Kocis, étaient deux jeunes frères tigrés et ténébreux, enclins à partager l'hyperkinésie enthousiaste de Fred : ils l'observaient d'un air circonspect depuis les positions élevées du salon et l'encerclaient de temps en temps, dans la cuisine ou dans le couloir, lui imposant ces petits tributs humiliants qu'exige le sadisme inhérent à leur espèce.

Mais si les animaux étaient un remède intermittent, ou susceptible d'être désactivé, à l'excès de tranquillité domestique – il y avait toujours un jardin où les reléguer quand escarmouches, jappements, miaulements ou attaques sur le canapé dépassaient les bornes –, un

nouveau-né était omniprésent. Il transmettait au foyer un sentiment d'attente messianique : attente de ses réveils, de son humeur, de sa faim, de sa digestion, de la quantité ou de la qualité de ses déjections, de ses signes de satisfaction ou de mal-être. Confiné dans son bureau, à l'étage supérieur de la maison, Davide s'efforçait de tirer les conclusions de son semestre de spécialisation au Guy's Hospital, à Londres. S'il était rentré à temps pour assister à l'accouchement, il devinait que la série des nuits blanches qui étaient associées aux joies de la paternité compromettrait la possibilité de jouir un tant soit peu de son expérience londonienne.

La nuit, il dormait très peu ; le jour, il posait le front sur ses livres, somnolait dans les fauteuils de la faculté ou errait dans les couloirs, plongé dans un engourdissement permanent. À la fin de l'été il devait intégrer le service de neurochirurgie de l'hôpital Campo di Marte, mais à ce stade il n'était pas certain de survivre à ses dix premières semaines en tant que géniteur.

Ses seules minutes de paix correspondaient en réalité à son réveil. Il en profitait pour entamer une réflexion sur les avantages insoupçonnés de la mortalité. Sur les charmes de l'extinction, fin miséricordieuse de tout effort. Sur la gravité enchanteresse de l'expression « sommeil éternel » (en particulier le merveilleux qu'évoquait le substantif). Sur les vertus de la fuite, du renoncement, de l'abandon. S'il n'était pas croyant, il s'était surpris parfois à rêver d'une sereine élévation post mortem vers le flux d'âmes qui supervise, avec une perplexité justifiée, l'évolution du monde.

Le soulagement que lui apportaient ces minutes de réflexion le persuada de continuer cette expérience après qu'il eut retrouvé des conditions de vie acceptables. Il découvrit que sa haine de l'enfant n'était pas si grande : ce bébé lui avait au moins permis d'accéder à une vision consolante de l'apparent dualisme vie/mort.

Après avoir songé à sa propre fin, il songea à celle de ses proches – enfant inclus. Puis à celle de ses parents éloignés. De ses amis. De ses animaux. De ses collègues. Des patients qu'il examinait à l'hôpital et des inconnus qu'il rencontrait par hasard. Pour terminer, il se consacra aux stars de cinéma, aux vedettes de la musique et du sport.

Rien de particulièrement sanglant : il imaginait en général de lentes et

paisibles sorties de scène dans l'étreinte consolatrice de bien-aimés.

Par la suite, il se pencha sur la mort des institutions politiques (l'épuisante chute de l'Empire romain, la disparition des Romanov ou des Bourbon-Orléans, brutalement chassés de l'histoire), sur celle des voitures, des modes, des clichés lexicaux.

Il n'avait ni stratégie ni planification. Il se réveillait et travaillait à la première pensée qui lui venait à l'esprit. Au bout d'un moment, il en était même arrivé à croire qu'il projetait une sorte de flux bienveillant et apotropaïque sur le mourant de service.

Ce jeu continua pendant un peu plus de six mois ; après quoi ses pensées matinales furent réquisitionnées par des considérations plus urgentes. Mais, les années suivantes, au milieu d'inévitables tempêtes, il puiserait à nouveau du réconfort dans cette étrange habitude, dans les quelques minutes qu'il passait, entre les draps, à fixer le plafond en méditant sur la paix éternelle.

La fin de tout problème.

Barbara dormait sur un côté, lui tournant le dos. Comme à l'accoutumée, sa jambe gauche s'était superposée à la sienne, lui ancrant la cheville au matelas comme pour l'empêcher de léviter pendant la nuit.

Épaminondas somnolait sur la commode. Confirmant les vertus propitiatoires de ses réflexions, les animaux du foyer avaient triomphalement dépassé l'âge de seize ans.

Comme il était censé, ce matin-là, ôter un gliome du cerveau d'une jeune fille, Davide consacra plusieurs minutes à réfléchir à la mort des cellules de Schwann.

Soudain quelque chose attira son attention. Un gros insecte noir, une espèce de scarabée maladroit et brillant, avait jailli de sous l'armoire. Il l'observa sans grande surprise : la porte vitrée de la chambre, qui donnait sur le jardin, était une source inépuisable d'incursions animales.

Il posa le regard sur Épaminondas. Le chat avait déjà ouvert les yeux, alerté par son ouïe, par son odorat, par son instinct de félin.

Il redressa sa petite tête et scruta l'intrus qui trotтинait sur le parquet avec une détermination émouvante. L'homme se prépara à un

appendice imprévu à ses réflexions : de la mort honorable d'une cellule à la mort sanglante d'un gros insecte.

Mais Épaminondas s'apprêtait déjà à replonger dans le sommeil. D'ici dix minutes, son maître se lèverait et remplirait son écuelle : pourquoi se démener pour une chose visiblement moins appétissante ?

Pendant une décennie au moins, Épaminondas avait été le chat le plus féroce et le plus téméraire du quartier. Les yeux couleur topaze, la démarche sinistre, les réflexes puissants, il grimpait aux rideaux, se balançait aux lustres, prenait le soleil en équilibre précaire sur les bow-windows, sautait de toit en toit afin de mener de soigneuses reconnaissances aériennes de son territoire, se lançait dans des bagarres épiques avec les chats du voisinage pour de vaines questions de suprématie sexuelle – ses rivaux étaient tous stérilisés. À la belle saison, il ajoutait à son régime des compléments entomologiques de variétés équitables : grillons, abeilles, papillons, mouches, scarabées, cigales. C'était un exterminateur en série, un génocidaire à quatre pattes, un instrument de contrôle démographique de l'écosystème faunique d'une bonne moitié du quartier.

Et maintenant ? Maintenant il se préparait à passer la dernière partie de son existence à l'ombre du plus paresseux et du plus détendu des *laisser-vivre*\*<sup>2</sup> : il avait atteint la judicieuse circonspection de la sénilité, l'absence de gaspillage qui mesure les dimensions de la sagesse la plus pondérée.

Il a bien de la chance, songea Davide.

Plus tard, Barbara le rejoignit, pieds nus, dans la cuisine.

« Ce n'était pas à moi de préparer le café ? interrogea-t-elle.

— J'étais réveillé depuis un moment. »

Elle se mit à examiner quelque chose au plafond en se grattant un sein, puis alla s'asseoir sur le tabouret de l'îlot central. Au moyen d'un jeu de jambes éprouvé, elle écarta Épaminondas, qui tentait de se frotter contre ses mollets.

« Tommaso est réveillé ? demanda-t-elle.

— Je crois. Ça fait un moment que je l'entends s'affairer.

— Avant que j'oublie, mon chéri. Nous avons reçu hier matin la

lettre d'un avocat.

— L'avocat de qui ?

— Devine. »

Davide posa la cafetière sur la plaque à induction.

Barbara se passa les mains des deux côtés de la tête, réunit ses cheveux en une queue-de-cheval qu'elle attachait avec l'élastique rouge qui avait surgi entre ses doigts. Accroupi sur le tapis de la cuisine, Fred Pierrafeu la regardait attentivement. Dans une proportion non négligeable des cas, sa maîtresse se coiffait ainsi quand elle devait se livrer, à son sujet, à des occupations moins ordinaires que la nourriture ou les câlins. Genre lui donner le bain ou l'emmener chez le vétérinaire.

« Pourquoi fais-tu cette tête ? lança-t-elle. Il a dit que nous aurions des nouvelles de ses avocats et il a tenu parole. Apprécions au moins sa cohérence, puisqu'il n'y a pas grand-chose d'autre à apprécier.

— Et que dit cet avocat ?

— Rien d'inquiétant. En substance, il somme le nôtre de cesser de sommer son client de je ne sais quoi. »

Davide s'approcha du réfrigérateur, l'ouvrit et en étudia le contenu. Il prit une brique de lait d'avoine et un pot de confiture. Il posa le second sur le bar. Il remplit de lait un bol en céramique et le renifla avant de le déposer près de la confiture. Puis il se retourna, ouvrit le battant gauche du buffet et en tira un paquet de biscottes.

« J'ai déjà tout envoyé à Paolo, déclara Barbara.

— Tu as bien fait. »

C'est alors que Tommaso jaillit des escaliers. Kocis lui emboîtait silencieusement le pas : aussi empressé et discret que l'ordonnance d'un généralissime sud-américain, il ne perdait jamais de vue le garçon.

« Hello, dit Tommaso.

— Bonjour chéri, lui répondit Barbara.

— Je t'ai versé un peu de lait d'avoine », annonça Davide.

Tommaso ouvrit la poche supérieure de son sac à dos, trouva son téléphone portable, en effleura l'écran et accompagna le jeu de ses doigts des multiples micro-expressions d'insatisfaction qu'il exhibait

depuis un certain temps. Il s'assit ensuite devant l'îlot central et posa l'appareil, glissant les doigts dans le paquet de biscottes ouvert.

« Tu ne te laves pas les mains ? demanda Barbara.

— Je viens de le faire là-haut. » Tommaso tendit le bras, s'empara du pot de confiture, en examina l'étiquette, puis le remit à sa place.

« Où vas-tu aujourd'hui ? lança Davide.

— Chez Marco, répondit le garçon en trempant une biscotte dans le lait. En bus, précisa-t-il afin de devancer une probable demande d'éclaircissement de la part de son père.

— Avec qui ? dit Barbara.

— Matteo. Anna. Claudio. Peut-être Penna. Francesca. Giorgio. Peut-être Lenny. »

Barbara décocha un coup d'œil à son mari. Lenny ? interrogea-t-elle sans émettre de son. Davide haussa les épaules, semblant signifier par là qu'il avait renoncé depuis longtemps à enquêter sur les prénoms bizarres des amis de Tommaso.

« Je peux t'accompagner, dit-il. La villa des Callipo n'est pas loin de l'hôpital.

— Si tu veux.

— Je bois mon café, je m'habille et je suis prêt.

— Je ne suis pas pressé.

— Moi si. »

Kocis attendait aux pieds du garçon, assis sur ses pattes arrière, l'air docile et légèrement boudeur. Son caractère différait tant de celui d'Épaminondas que toute consanguinité entre eux paraissait invraisemblable, ou presque. Soudain, il bondit, atterrit avec un petit bruit sourd sur les cuisses de son jeune maître et se lova sur son jean.

La cafetière gargouilla.

« Qu'est-ce que tu fais à l'heure du déjeuner ? demanda Davide à Barbara.

— Je ne sais pas. Pourquoi ?

— J'aimerais essayer le petit restaurant du viale Puccini dont tout le monde dit le plus grand bien. Tu m'y retrouves ? Il y aura sûrement quelque chose que tu aimes.

— Pourquoi pas... »

Il se tourna ensuite vers Tommaso.

« Tu te joins à nous, chéri ?

— Je ne sais pas. Ce serait à quelle heure ?

— Ça dépend de ta mère. En ce qui me concerne, ça m'irait après 13 heures.

— Je dois passer chez mes parents dans l'après-midi, déclara Barbara. Mais j'ai dit à maman que j'y serais à 15 h 30. Ça laisse le temps de faire un repas de noces.

— D'accord pour le repas de noces. »

Une demi-heure plus tard, Davide et Tommaso montaient à bord de la BMW. Le portail électrique glissa sur son rail en émettant un murmure un peu moins gracieux que de coutume. Davide jeta un coup d'œil à la façade de la maison : Barbara avait prédit qu'il faudrait la soumettre à un léger entretien d'ici à la fin de l'année, or le grincement du portail semblait pronostiquer l'imminence d'une intervention plus généralisée et plus coûteuse. À sa connaissance, cet édifice de deux étages avait été le premier, de tout Lucques, à être entièrement bâti en bois. Moins d'une semaine après avoir découvert qu'elle était enceinte, Barbara avait en effet traîné son mari dans une entreprise de construction alternative. Ils avaient consulté des catalogues de maisons préfabriquées : luxueuses, écologiques, dotées de toutes les commodités, mais exemptes du fardeau de culpabilité que provoque l'excès de caprices réalisés aux dépens de la planète. Sur ces publications en papier glacé se détachait l'impérieux acronyme NZEB, *nearly zero emission building*. Loquace et confiante, Barbara mémorisait tous les détails. Davide clignait des yeux, les bras croisés, en proie à la méfiance des scientifiques devant le renversement de préceptes bien ancrés. L'idée d'aller vivre dans une maison en bois, tel le rescapé d'une calamité naturelle, l'accablait.

Juste après leur mariage, ils avaient emménagé chez ses parents, à l'étage supérieur d'une sombre demeure située sur les collines, au nord-est de la ville. Puis ils avaient conçu Tommaso, et Barbara avait exigé avec une douceur énergique de s'affranchir de la tutelle de ses beaux-parents et de s'installer dans un petit appartement du centre-ville. Ce n'était pas seulement l'aspect lugubre de l'architecture qui la troublait : depuis quelque temps, l'harmonie familiale était secouée

par un affrontement idéologique qui opposait Davide et son père – également neurochirurgien – ayant pour prétexte œdipien la controverse historique entre « localisationnistes » et tenants de la plasticité neuronale.

Barbara travaillait depuis peu en orthophonie, domaine dans lequel l'intérêt pour la compréhension approfondie des mécanismes cérébraux était pour le moins accessoire : une théorie unifiée de la neurologie n'était pas nécessaire pour apprendre à un enfant à éliminer un défaut de prononciation. Mais elle avait lu Sacks et un peu Kandel, et elle entendait déterminer si l'abîme doctrinal qui séparait son mari de son beau-père était vraiment insurmontable.

Un soir où Davide regardait distraitement la télé, elle s'approcha et le pria de lui expliquer le problème.

« Eh bien, les premiers chercheurs croyaient que chaque fonction était localisée dans une zone du cerveau précise, fixe et immuable, répondit-il en s'étirant. Puis on a découvert que n'importe quelle zone peut remplacer, si nécessaire, le travail des régions voisines : le cerveau est donc plastique, changeant et capable de s'adapter. Malheureusement, mon père hausse encore les épaules quand il entend certains discours.

— Et c'est, à ton avis, une bonne raison pour lui faire la tête ?

— C'est lui qui la fait. »

Peu après, ils avaient pris un appartement au deuxième étage d'un immeuble qui en comptait trois, via Sant'Andrea. L'étage supérieur était occupé par une famille dotée de quatre enfants et l'étage inférieur par deux adorables vieillards : tous s'employaient à saturer de bruit des portions de journée si rigoureusement réparties qu'elles semblaient avoir été attribuées au cours de réunions de copropriétaires prévues à cet effet. Le matin était dédié aux émissions les plus désolantes du panorama télévisuel, dont les vieillards étaient des exégètes passionnés. L'après-midi était envahi par les cris des enfants de l'étage supérieur, passionnément assistés de leur jeune chien bondissant : un gros cocker anglais, couleur miel, stupide et surexcité qui, par dérogation aux répartitions communes, aboyait ou gémissait à n'importe quelle heure du jour.

Davide et Barbara avaient résisté jusqu'à l'automne de la deuxième

année. Pendant l'été, Barbara avait hérité de ses grands-parents un petit terrain situé via Tofanelli, au sud des remparts. Après quelques repérages, elle avait proposé à Davide d'y faire bâtir une maison en bois.

En *bois*, oui, il avait bien compris. Mais avec des solutions techniques innovantes et une empreinte énergétique dérisoire.

Un ami architecte, membre d'une mystérieuse congrégation d'utopistes de la bioconstruction, avait déjà esquissé un projet : deux étages, les arcades inférieures garnies de glycines, un jacuzzi pour quatre sur le toit-terrasse. Et les habitants des maisons voisines ? Tenus à distance par un jardin de saules et d'oliviers, de pierres noires et de trèfle, au point de vider presque entièrement de son sens le terme « voisins ».

Je vous en donnerai des cockers anglais, des enfants agités et des jeux télévisés...

Davide avait fini par accepter, quoique de mauvais gré. À quoi bon gagner cent mille euros par an s'il devait vivre dans une sorte de maison sur pilotis comme un indigène des archipels polynésiens ?

Tommaso tira une feuille du sac à dos qu'il avait entre les pieds.

« Qu'est-ce que c'est ? interrogea Davide.

— Des notes. Pour une recherche que nous avons remise samedi.

— Je croyais que l'année scolaire était terminée.

— Elle se termine après-demain.

— À temps pour le grand événement. Tu es motivé ?

— Je ne sais pas. Je devrais ? »

Ils étaient arrêtés à un feu rouge. Davide lança un regard à son fils, occupé à gratter quelque chose sur le cuir couleur champagne de la portion de siège qu'il avait sous la cuisse : un garçon timide, excellent élève, passionné d'astronomie, qui sortait lentement d'une période compliquée après un épisode négligeable de pseudo-subversion juvénile – une des innombrables et frêles épreuves qui ponctuent la croissance des adolescents occidentaux.

« À ton âge, lui dit-il, je n'en aurais pas fermé l'œil de la nuit. Aerosmith ! Tu te rends compte ?

— Je dors déjà assez mal comme ça, merci.

— *Rolling Stone* a placé le groupe à la cinquante-neuvième place des cent meilleurs artistes de l'histoire.

— Cinquante-neuvième seulement ?

— Oui, mais Steven Tyler a été déclaré plus grande icône musicale de tous les temps. *De tous les temps*. Il a obtenu plus de voix qu'Elvis. Que Freddie Mercury. Que Bono. Que John Lennon.

— Qui est Elvis ? »

Davide l'observa d'un air vaguement perplexe. Tommaso se trouvait dans une de ces phases de la vie où il paraît évident que la seule façon de contenir la multiplication des exigences dont les adultes deviennent les porteurs faméliques, dès l'instant où ils estiment votre enfance terminée, consiste à opposer du désintérêt à toute question ouvertement secondaire. Une phase que Davide n'avait pas eu à expérimenter : il avait passé sa jeunesse à accueillir avec gratitude toutes les stimulations possibles. Il se rappelait encore l'effroi qui l'avait envahi lorsqu'il avait appris, en première année, une de ces informations invérifiables qui suscitent pendant plusieurs jours une répulsion mêlée d'étonnement chez les jeunes étudiants : le monde que nous percevons *est une illusion*, avait affirmé le professeur d'embryologie. Les fleurs, les arbres, le ciel, les nuages, les océans, les maisons, les voitures, les livres, les animaux, le visage de nos parents ou de notre bien-aimée *ne sont pas vrais* : ou du moins pas dans la forme que nous pensons être la leur. Le monde est une architecture pâle et silencieuse de molécules privées de couleur, d'odeur, de saveur et de température, à partir desquelles chaque cerveau humain façonne sa réalité à travers des potentiels électriques voués à créer des sensations totalement différentes de la substance blême et concrète des faits.

La BMW gravissait une brève montée. Bientôt un portail apparut au milieu d'un long mur de briques.

« À tout à l'heure au restaurant, dit Davide pendant que Tommaso ouvrait la portière. Viale Puccini, numéro 1524.

— Numéro 1524, c'est son nom ?

— Non. C'est le numéro.

— Et son nom ?

— Je ne m'en souviens pas. »

Tommaso hissa son sac à dos sur son épaule gauche. Davide le regarda avancer vers le portail, légèrement voûté, comme si les mutations récentes de son corps l'engourdisaient encore. Un petit problème dans ses synchronismes hormonaux avait retardé d'un an le début de sa maturité sexuelle avec son cortège gênant, petite moustache, douleurs articulaires, modification du timbre de voix, douleurs aux testicules et exhalaisons androgènes aiguës de toutes les confluences des membres. Depuis la fin de cette expérience, Tommaso entretenait une relation extrêmement prudente et formelle avec sa propre personne, comme s'il redoutait d'autres mauvaises surprises.

Cinq minutes plus tard, Davide atteignit le parking privé de l'hôpital. La voiture de Martinelli n'y était pas.

Tant mieux, se dit-il. Il éteignit le moteur et posa les yeux sur la façade.

Au sommet de l'escalier, une porte à tambour tournait paresseusement sur elle-même : depuis qu'il travaillait à Campo di Marte, Davide n'avait jamais vu s'interrompre sa trouble révolution.

Il prit son sac et descendit de voiture.

À partir d'un état d'âme déterminé, pensa-t-il, le moindre symbolisme retentit aussi lugubrement que le glas dans les cachots de notre esprit.

2. Les mots et expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

Son téléphone sonna alors qu'il s'efforçait d'ôter son tee-shirt dans le vestiaire du service. En tentant de se dégager, il se coinça le bras dans l'encolure ; enfin il réussit à tendre sa main libre vers son sac, au fond du placard. Il répondit sans même regarder l'écran.

« Allô ?

— Salut Davide, c'est Paolo. Je te dérange ?

— Non, non. Je comptais t'appeler avant le déjeuner.

— Pourquoi halètes-tu ? Serais-tu en bonne compagnie ?

— Tu parles. J'essaie d'enlever mon tee-shirt. Ça devient un exercice compliqué : il est désormais établi que j'ai pris quelques kilos.

— Où es-tu ?

— À l'hôpital. Je viens d'arriver.

— Ta femme m'a envoyé une photo de la lettre.

— Qu'en penses-tu ?

— Pas grand-chose. Les escarmouches d'un modeste avocat n'ayant que quelques cartes en main.

— Tu en es sûr ?

— Je vois son bluff : une paire, tout au plus deux. Nous, nous avons un full aux as.

— Et donc ?

— Donc rien. Asseyons-nous sur la rive du fleuve et attendons que ton voisin flotte devant nous, si possible la tête en bas. D'ici quelques semaines, tu feras toi-même son autopsie.

— Jamais fait d'autopsie de ma vie.

— Parce que tu es un snobinard. Comment s'appelait ce médecin du XIX<sup>e</sup> siècle qui tua son patient, un assistant et un spectateur durant une amputation ?

— Heu... Robert Liston ?

— J'ai lu qu'on le considérait comme le meilleur chirurgien du

monde. Quand pourra-t-on formuler ce même jugement sur toi ?

— Ça me paraît compliqué. Passe pour les patients et les spectateurs, mais nous souffrons d'une carence chronique en personnel et je ne peux même pas me permettre de tuer le plus abruti des aides-soignants. »

Davide mit fin à la communication et rangea son portable dans son sac. Il se libéra de son tee-shirt et acheva rapidement de s'habiller. En sortant des vestiaires, il remarqua que le pan gauche de sa blouse était légèrement relevé : dans sa hâte, il avait boutonné le vêtement de façon asymétrique. L'ascenseur s'ouvrit dans un chuintement pressurisé et expulsa deux jeunes infirmières : Davide les salua tout en ralentissant le pas, les mains entre cuisses et pubis, tel un communiant attendant l'hostie, et reçut d'elles un bonjour presque imperceptible, parfaitement conforme à l'atmosphère claustrale du service. Il pénétra dans son bureau et s'approcha d'une table de travail. Il débrancha son téléphone professionnel du chargeur et le glissa dans la poche de sa blouse.

Alors qu'il était penché sur le bouton d'alimentation de l'ordinateur, on frappa.

« Bonjour chef », dit un jeune médecin en passant la tête par l'entrebâillement de la porte.

Davide se redressa.

« Salut, Lucio. Comment ça va ?

— Splendidement. Et toi ?

— Je suis en retard et j'ai une matinée compliquée.

— Tu as mal boutonné ta blouse.

— Je l'avais remarqué.

— Je te rappelle que les erreurs d'exécution dans les automatismes les plus simples constituent les premiers symptômes du déclin.

— Vous êtes tous spirituels, ce matin. »

Il se déboutonna complètement et accomplit l'opération inverse. Puis il tira un mouchoir en papier d'un paquet sur la table, ôta ses lunettes et en nettoya les verres en soufflant dessus.

« Qui a fait la visite ? interrogea-t-il.

— Pieri.

— Du nouveau ?

— Nous avons fait un EEG au garçon de la 64. Foyers épileptogènes dans la zone frontale, comme prévu.

— L'encéphalite de la 67 ?

— Elle semble bien évoluer. Trente-sept huit ce matin.

— Quoi d'autre ? Un frémissement à la moelle épinière me signale du nouveau.

— Nous venons d'hospitaliser une fille souffrant d'un probable AIT. Elle est en radiologie. Comment le savais-tu ?

— J'ai des pouvoirs extrasensoriels.

— C'est ce que je me disais.

— Ça arrive à tout le monde, ici, au bout de dix ans. De Angelis, qui travaille dans le service depuis 1992, pratique même la télékinésie : il redresse les couverts à la seule force de sa pensée. Il ne parvient pas à les plier, juste à les redresser, ce qui, du seul point de vue de la performance, le place légèrement en dessous d'Uri Geller.

— Mais Geller trichait.

— Pas De Angelis. Cinq témoins, plus ou moins sobres, l'ont vu redresser une louche en acier lors d'un réveillon du premier de l'an. Apporte-moi le chariot des dossiers et avertis-moi quand on ramènera la fille à l'étage.

— D'accord.

— Martinelli ? Son vaisseau spatial n'est pas sur le parking.

— J'ignore s'il vient aujourd'hui.

— D'accord. Tu peux y aller maintenant. »

L'ordinateur était toujours éteint. De nouveau Davide se pencha et tenta de l'allumer.

Sans succès.

Il tira son portable de sa poche et l'examina, en proie à un soupçon.

Éteint.

Il s'affaira pendant quelques secondes autour de l'écran et des touches latérales, en vain. Se pouvait-il qu'il ne marche plus ? Il était relativement neuf et haut de gamme : à l'usage exclusif du chef de service adjoint – c'est-à-dire lui.

Il se pencha au-dessus de la table et observa la prise multiple à laquelle étaient branchés ordinateur et chargeur du téléphone. La fiche

bicuspide reposait sur le sol, telle la petite tête fossile d'un minuscule dragon.

Il faillit sourire.

Ça va être une grande journée, songea-t-il.

*Couverture*  
*Du même auteur*  
*Titre*  
*Copyright*  
*Dédicace*  
*Prologue*

PREMIÈRE PARTIE

1

2

*Présentation*

*Achévé de numériser*

## FABIO BACÀ

### NOVA

Ce qu'il sait du cerveau humain, Davide Ricci l'a appris à l'université et le met en pratique en exerçant son métier de neurochirurgien. Avec sa famille, il vit dans une paisible normalité bourgeoise à la périphérie de Lucques. Mais lorsque sa femme et son fils sont attaqués par un homme ivre dans un restaurant, et qu'il regarde, figé, un autre client intervenir à sa place, tout bascule. Lui qui se pensait « génétiquement inapte à la violence » se découvre simplement lâche. Et cela ne peut plus durer. Aidé par Diego, son nouvel ami et maître zen, il s'initie aux arts martiaux et à une nouvelle philosophie de vie, apprivoisant une violence archaïque que son éducation et ses peurs l'avaient toujours conduit à refouler.

Avec son ironie subtile et un style inimitable, Fabio Bacà pose une nouvelle fois son regard acéré sur le quotidien, en nous invitant à réfléchir à la part obscure et primitive présente en chacun de nous.

*Fabio Bacà est né en 1972 dans la région des Marches, en Italie, et vit dans les Abruzzes. Après avoir exercé quelques années le métier de journaliste, il est aujourd'hui professeur de gymnastiques douces. Nova est son second roman paru aux Éditions Gallimard, après Une chance insolente, en 2022.*



Cette édition électronique  
du livre *Nova* de Fabio Bacà  
a été réalisée le 11 mars 2024 par Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782073021212 - Numéro d'édition : 592980).  
Code produit : U54740 - ISBN : 9782073021250.  
Numéro d'édition : 592984.

Ce document numérique a été réalisé par Soft Office